

Guillaume Suzanne

Les poubelles
pleurent toujours

Histoire d'un aller et retour

PROLOGUE

Quand les larmes montent aux yeux

De part et d'autre de la porte inviolable, au cœur de Pyro, les deux frères Grom et Morg se parlaient à mi-voix juste avant la permutation.

« Tu leur fais vraiment confiance ?

— Avons-nous le choix ? Je ne nous vois pas continuer à garder cette chose répugnante jusqu'à la fin de nos jours ! Nous devons saisir notre chance tant que nous le pouvons encore. »

Les vapeurs rendaient leurs vibrisses collantes et douloureuses, mais ils tenaient le coup. Grom gratta la roche qui le séparait de son frère à l'aveuglette, ses courtes griffes peinant à marquer sa prison. Il était las, si las de cette mission qu'on leur avait confiée. Ils aspiraient tous deux à en être déchargés. Les visiteurs leur en donnaient l'occasion, s'il fallait les en croire, peut-être la seule de leur existence.

La poubelle bleue tendit un tentacule vers Grom. Le ver se mouva dessus avec une agilité surprenante.

« Il faut vous décider, maintenant. Ce ne sera plus possible avant la prochaine permutation.

— C'est un choix impossible, CoDet. Tu nous demandes de renoncer à notre raison de vivre. Nous étions programmés pour mourir en préservant cette chose tant convoitée.

— En vaut-elle seulement la peine ?

— Je préfère ne pas y songer. Une des réponses signifie que nous sommes en train de faire le mauvais choix et l'autre que notre vie n'a aucun sens ! »

Betsy sourit.

« Je n'aimerais pas être à votre place, c'est certain. Mais, tu sais, cette chose n'existe pas pour rester enterrée. Elle remplira son office, de gré ou de force, avec ou sans vous.

— Sans nous, de préférence », répondit Grom.

Il effleura son cou adipeux d'un tentacule prudent, testant la solidité du fil à couper le jus de *glog* qui l'enserrait.

Il ressentit le frisson précurseur.

« C'est le moment, Morg ! Que décidons-nous ? »

Le jumeau de l'ombre contempla le SD qui attendait son heure.

« C'est d'accord. Laisse-le nous bouffer. »

Le mécanisme s'enclencha, amorçant le pivot de la stèle. Les yeux de Morg furent brûlés par la lumière tandis que Grom s'enfonçait dans l'obscurité.

PREMIER SANGLOT

Un retour tant attendu

À l'approche de la flottille node, Betsy frémit d'excitation. La fiébrilité lui fit perdre sa baguette de chef d'orchestre et les violons se turent au beau milieu de la mélodie d'accueil. Des gloussements montèrent parmi les humains. Betsy récupéra adroitement la baguette, foudroya du regard les prisonniers et émit un borborygme à l'attention de ses troupes. Aussitôt, les autres CoDets – Conteneurs Détritivores – rassemblèrent leurs pseudopodes sous eux et se redressèrent. La plupart avaient fière allure, sauf les poubelles dévolues au fer que leur besoin de résistance interne affublait d'une immuable sale trogne. Boris ne dérogeait pas à la règle, mais il avait su modeler sa laideur naturelle en mine patibulaire assumée.

« Pas mal, la soucoupe. C'est un nouveau modèle qui en jette. »

Betsy ne répondit pas. Ses pensées étaient entièrement tournées vers les Nods.

*On y est enfin, pensa-t-elle en réajustant son couvre-chef.
Les patrons sont de retour.*

Imitant leur meneuse, les autres poubelles tapotèrent leur bonnet à oreilles orange qui, pour une raison un peu floue, était devenu la tenue réglementaire de l'armée détritivore. Boris singea la foule, non sans regretter d'être là, et un jet de lave en fusion gicla hors de sa gueule, dissolvant l'asphalte. Le plus mortifiant n'était pas le bonnet à proprement parler, ni l'horripilante couleur à salement parler, mais bien le pompon qui en flanquait le sommet.

« On peut dire qu'ils se sont fait désirer... », observa le CoDet à métal.

Les larmes perlèrent aux yeux de Betsy – elle devenait décidément trop sentimentale au contact des deux-pattes – tandis que les souvenirs affluaient.

Dix ans. Dix années s'étaient écoulées depuis que les Nods avaient abandonné la Terre à son funeste sort, victorieux et cyniques, après y avoir semé espoir, puis stupidité et enfin chaos, ce qui, il fallait bien l'admettre, constituait l'enchaînement le plus logique.

Dix ans de déchets maigres, de batailles aigres et de douleurs aigres-douces. Dix hivers glaciaires, dix étés caniculaires, dix automnes désolants avec toutes ces couleurs qui dégringolaient des arbres, tels des bonnets de l'occiput des CoDets, et dix printemps... nucléaires. Les printemps rappelaient immuablement la date fatidique, le 5 avril, celle de la déflagration ultime, celle qui avait fait basculer l'Humanité dans la terreur et mué l'Europe de l'Ouest en zone touristique déconseillée pour les prochains siècles.

Et aujourd'hui... enfin... la récompense.

Deux émissaires s'extirpèrent de la soucoupe de tête en roulant sur eux-mêmes, engoncés dans les sphères translucides remplies du jus de *glog* nécessaire à leur survie.

« Comme des hamsters dans leur roue », grommela Arnold en tapant du pied.

Il retint un nouveau geste d'humeur, foudroyé par un regard impérieux de Betsy.

Les Nods foulèrent le sol terrien, dardant leurs trois yeux dans chaque direction, à l'affût de la moindre velléité de défi. Il fallait se tenir prêt à tout lorsqu'on revenait au contact d'une espèce qu'on avait pratiquement décimée à coups de Grille-synapses...

Autour des Terriens flottait une atmosphère morbide et désespérée propre à réjouir le Nod qui sommeille en chacun de nous.

Le commandant du vaisseau sonda tour à tour Étienne Siphon et Arnold Sextan, qu'il reconnut au milieu de la foule pour avoir déjà eu maille à partir avec eux. Leurs signatures psychiques étaient toujours aussi pathétiquement braillardes. Il fallait manquer d'éducation ou de maîtrise de soi pour étaler ainsi ses sentiments au grand jour.

Le commandant – qui avait pris du galon et gagné ses derniers centilitres de jus de *glog* depuis dix ans – se remémora son premier passage sur Terre. Il s'était bien amusé aux dépens des humains, à les mener en bateau, et même en soucoupe, lors de prétendues audiences publiques. Il les avait fait tourner en bourriques, devenir chèvres, ou toute autre expression métaphorique animalière de votre choix qui permettrait d'exprimer la défaite totale de l'Humanité en la matière. Il était jeune et espiègle à l'époque. Il avait mûri depuis. Les deux humains, quant à eux, avaient salement décliné. Ils étaient crevassés, arborant les stigmates du flétrissement qui était le lot commun de leur espèce. Ils transpiraient l'apathie et le renoncement.

Le commandant nod gloussa. Ah, ces hommes ! Il aurait parié qu'il n'en resterait plus le moindre à son retour. Pour une raison qui lui échappait, les CoDets avaient cru bon d'en faire prisonniers quelques centaines. Bon, il ne pouvait pas vraiment les blâmer, n'ayant laissé aucune directive claire, imaginant que les poubelles organiques se contenteraient d'accomplir leur tâche : nettoyer les lieux, ingurgiter les déchets, briquer cette planète afin qu'une colonie node

vienne s'y établir durablement. Il fallait croire qu'en déliant les langues des CoDets, ils avaient mis quelque chose en branle, quelque chose de... nouveau.

D'une certaine manière, il était presque content de les revoir, ces deux-pattes. De toutes les espèces inférieures qu'il avait été amené à dominer durant sa carrière, il s'agissait sans conteste de la plus infâme. À ce titre, elle exerçait sur lui une espèce de fascination malsaine, comme un sain d'esprit échoue à réfréner son voyeurisme face à un attardé, l'épiant, parce qu'il est différent, parce qu'il représente la décadence notoire dans laquelle lui-même peut se retrouver un jour plongé sans rien pouvoir y faire. Était-ce bien une vie, cet appétit jamais satisfait de dissémination, de destruction, de prolifération ? Ne fallait-il pas savoir s'arrêter ? Cesser d'en vouloir toujours plus, plus vite ? Se laisser un peu aller, à quelques facéties, comme avec ces Terriens, quand ils les avaient colonisés. Ils avaient mis le paquet, déployant des trésors d'inventivité pour offrir à cette espèce un crépuscule digne de mémoire. Et chacun y avait trouvé son compte, pas vrai ? Ah, parole, il devenait nostalgique !

Il aurait pourtant été préférable que la race humaine soit exterminée, pour éviter tout risque d'éventer son existence auprès du Conseil pan galactique et révéler le sort que les Nods lui avaient réservé. De toute évidence, ces êtres auraient fait de piètres esclaves, chétifs et génétiquement réticents à la besogne qu'ils étaient.

Et puis, il y avait quelque chose en eux de sincèrement répugnant. Peut-être cela tenait-il à leurs deux yeux brillants qui les faisaient ressembler à des animaux de compagnie – l'affection en moins – ou leurs deux bras ballants dont ils ne semblaient jamais savoir que faire. C'était bien pour cette raison qu'ils s'étaient confectionné des vêtements à trous, pour y cacher leurs cinq appendices terminaux. Peut-être également pour masquer leurs corps livides et lisses qui devaient les dégoûter eux-mêmes.

Arnold Sextan coula un œil vers Étienne Siphon. Ce dernier pleurait à chaudes larmes, incapable de se retenir. Le cœur d'Arnold se serra devant la détresse de son ami. Il se serra d'agacement.

« Tu en fais trop. Arrête-toi, grinça-t-il. Ils vont avoir des doutes.

— Je ne peux pas. File-moi plutôt ton mouchoir, je suis tout embué. Je suis acteur professionnel, je pleure sur commande. Mais quand les vannes sont ouvertes... »

Le Guide de la poubelle galactique, p. 16

L'Humanité était passée bien près de l'extinction. Je les soupçonne d'ailleurs de ne pas être morts par pur esprit de contradiction. Ce serait bien dans leur genre, à ces deux-pattes, frileux comme des CoDets à bois et teigneux comme des CoDets à métal.

Nous autres poubelles ne risquions rien à être exposées aux radiations. Les Terriens, c'était une autre affaire ! Déjà que le traitement de choc à base de Grille-synapses avait sévèrement amoindri leurs capacités de raisonnement, c'était sans compter sur leur perméabilité totale aux radiations. Je n'en reviens pas qu'une espèce aussi molle et rachitique ait développé une arme qu'elle savait mortelle pour elle sans se protéger, en revêtant une carapace spéciale, par exemple, ou en abolissant l'utilisation de la fission atomique. C'est comme s'ils avaient attendu que ça leur pète à la tronche !

Pardon, voilà que ça me reprend. Les habitudes ont la cuticule dure. Ne faites pas attention.

L'ironie du sort, c'est que c'étaient les Nods eux-mêmes qui avaient permis la survie des Terriens : les cancéreux et autres condamnés avaient été guéris pendant l'occupation node, et, à ce titre, immunisés contre les effets néfastes des radiations.

Il m'a fallu trois ans pour saisir que la nature, ou toute autre force à l'œuvre dans cette tragédie, avait renversé la vapeur et que les Terriens, de défaillants et agonisants, reprenaient du couvercle de la poubelle et commençaient, péniblement, à (se) reconstruire. Ils se remettaient du choc, mentalement, psychologiquement, et émergeaient d'un cauchemar lointain qui avait failli être le dernier.

C'était une aubaine pour moi, bien sûr. Déjà parce que je dépérissais à vue d'œil, et qu'un peu d'activité humaine – par définition salissante – ne pouvait que m'être bénéfique, et ensuite parce qu'une pensée avait fait son chemin entre mes nouveaux neurones depuis la déflagration nucléaire. Une pensée désagréable, dérangement.

C'était ma faute si les hommes en étaient arrivés là.

C'était de ma responsabilité, et de celle de tous les CoDets, si nos maîtres autoproclamés, les bouchers de l'espace, leur avaient soufflé leur planète, sans y regarder à trois fois, sans même troubler leur jus de glog.

Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai commencé à juger les actes des Nods en fonction de mon propre système de valeurs, sans fard, et la compréhension de ce qu'ils infligeaient par l'Univers m'a vitrifié le sable. Débarquer avec leurs gros tentacules, semer le progrès et récolter la pagaille... C'était donc leur conception de la paix intergalactique ? Le funeste destin de la Terre me renvoyait à notre propre sort, celui de CoCoon, le berceau des CoCops. C'était bien avant que les Nods ne nous concèdent la parole, bien avant que nous ne devenions des CoDets. Nous vivions en symbiose avec une espèce qui, à l'image des Terriens, générait une quantité invraisemblable de déchets. Six mois après la colonisation pacifique des Nods, il avait fallu partir chercher des ordures ailleurs, sur une planète annexe. D'un naturel placide, nous étions tout prêts à abandonner notre planète contre la promesse qu'on nous laisserait en paix. Mais il faut croire que nous étions plus intéressants que la plupart des espèces, car, après avoir eu exterminé nos symbiotes, les Nods nous avaient pris sous

leur aile, conditionnés, et reprogrammés à l'exécution de leurs moindres tâches, à l'accomplissement de leurs moindres désirs.

Il avait fallu rien de moins qu'une apocalypse grandeur nature et le départ des hypnotiseurs pour réveiller le doute, pour nous éveiller de cette servitude.

Quand les hommes se sont remis debout, l'apathie cédant le pas à la soif de vengeance, j'avais déjà choisi mon camp. J'ai recherché mes semblables, les ai ameutés pour attiser le feu que je savais couvrir en eux, comme il avait couvé en moi.

Les premiers contacts avec les deux-pattes ont été explosifs : les Nods ayant déguerpi, nous faisons d'excellents boucs émissaires. Si nous cherchions la rédemption, ils étaient disposés à nous l'offrir sous sa forme la plus définitive. À force de patience, sans les brusquer, nous avons fini par leur faire accepter notre aide pour rebâtir des abris, chercher des points d'eau non souillés – les hommes se fripent vite sans eau, j'ai appris ça à leur contact – et des denrées comestibles. Il n'y avait plus matière à tricher, et les plus réfractaires ont pu juger de notre engagement et de notre sincérité à l'aune de ce que nous accomplissions pour les aider à survivre.

Même ceux qui étaient tombés Malades sont revenus peu à peu à la raison, utilisant pour une fois à bon escient la formidable plasticité de leur constitution. C'est dans ces conditions que j'ai retrouvé Arnold, dans un camp de réfugiés post-apo, alors qu'il oscillait à la frange de la raison. J'aime à croire que ma présence auprès de lui l'a fait basculer du bon côté, même s'il ne l'avouera jamais. Il est loin d'avoir récupéré sa morgue d'antan, encore que cette lacune a le mérite de le rendre plus humain. Seul le temps pourra guérir ses plaies les plus profondes : la conscience d'avoir été le déclencheur du chaos, le pantin des Nods. Je comprends bien l'amertume qui le ronge.

Quant à Léonard/Étienne, l'ancien Président déchu, il avait profité de la débâcle pour retomber dans un bienheureux anonymat. Il a rejoint Arnold grâce aux listes de réfugiés que les CoDets faisaient circuler de camp en camp pour permettre aux familles de se reconstituer. Je crois que l'ex-star de la politique et

le chauffeur de maison avaient des plaies communes à panser, et qu'ils se comprenaient au-delà des mots, sachant pertinemment le degré de responsabilité de l'autre. Avant d'être le bras armé des Nods, Arnold Sextan avait été membre du CRABE, le Club Racoleur des Amateurs Badins d'Écrevisse, qui, au-delà d'un goût douteux pour les crustacés, rassemblait la fine fleur des terroristes désireux d'expulser les Nods, avec à sa tête le tristement célèbre Léonard Veiga, Président de la République française.

Peu à peu, la vie a repris le dessus. C'est lorsque j'ai compris qu'il restait un espoir, ténue, de remettre les choses en ordre, que j'ai pris les commandes.

Attentif aux gestes désordonnés de Betsy qui conduisait toujours ses musiciens de fortune, le Nod continuait d'absorber les émotions environnantes. Il était intrigué par cet accueil. Leur retour était logiquement attendu. Mais ce qui était plus inquiétant, c'était que les CoDets avaient eu les moyens technologiques de repérer leur arrivée et de se préparer en conséquence. Cette marque d'anticipation avait de quoi surprendre quand on connaissait l'état de délabrement des technologies terriennes (*avant* même l'explosion et le chaos, c'était dire *après*). Sans compter qu'on les recevait avec de la musique, une futilité terrienne du plus mauvais goût. Il ressentait comme une gêne vague et insistante les agressions ondulantes des instruments de torture que les CoDets s'échinaient à manipuler, grattant, soufflant, frappant, avec l'ingénuité d'un bébé nod qui boit encore du jus de *glog* premier âge.

Mais bon, après tout, où était le mal ?

Braves CoDets, ils s'étaient plutôt donné du mal, poussant le souci du symbole jusqu'à leur ériger un monument quelconque, que recouvrait, malséant, un drap blanc moucheté. Il serait sans doute dévoilé au moment le plus opportun, lorsque CoDets et Nods auraient échangé quelques mots, les poubelles de bienvenue, les aliens de remerciements, pour ménager l'effet de surprise.

L'ET se focalisa, les cils vibratiles de son épiderme entrant en résonance comme il cherchait à sonder plus profondément les esprits humains. Il y avait quelque chose, derrière la musique, quelque chose *derrière* l'apathie...

Betsy brisa sa concentration en s'approchant brusquement de lui. Comme pour prendre le relais du calvaire musical, le pompon de la poubelle tintait à chaque ruade.

> *Bienvenue, messeigneurs. J'espère que notre accueil vous aura comblés. Nous avons beaucoup répété.*

> *Oh, eh bien, je suppose que si j'avais des oreilles, j'aurais trouvé ça... audible.*

> *Vous avez fait bon voyage ?*

> *Monotone, ma CoDet, comme toujours. Je finis par envier les chronautes de Gliese 876 d. Remonter le temps quand toutes les autres espèces le dévalent, ça, c'est cool. Et vous, quelles nouvelles ? Que font donc encore ces deux-pattes en vie ? Ils ne se sont pas entretués ? Les aurions-nous mésestimés ?*

> *Oh, oui, vous les avez mésestimés, comme vous mésestimez toutes les espèces de ce fichu Univers ! Vous nous avez laissés en arrière, pour faire le ménage. Je crains que les événements n'aient pas exactement pris la tournure que vous escomptiez. Nous avions foi en vous et vous nous avez trahis, comme vous avez trahi toutes les espèces que vous avez croisées.*

> *Attends, calme-toi. Ne commence pas à...*

> *Si, ambassadeur. Je commence. Ça commence maintenant.*

Soudain, Betsy leva un pseudopode tel un fouet, vélocité et cinglant. Elle agrippa son couvre-chef et le brandit au-dessus de son couvercle.

> *Revolución !*